

LITTÉRATURE ENVIRONNEMENTALE ET ÉCOCRITIQUE : LA LITTÉRATURE COMME ACTION ET ENGAGEMENT

Par Françoise BESSON¹

L'écriture de la nature existe depuis des temps très anciens. *De Natura Rerum* de Virgile, descriptions naturalistes de Pline, poèmes de la Chine du V^e siècle, haïkus du poète japonais du XVIII^e siècle Kobayashi Issa sur la vie des insectes, poètes de la Pléiade en France, poètes métaphysiques anglais, la nature a une grande place dans la littérature. Mais les textes décrivant la nature ne sont pas nécessairement ce que l'on nomme *nature writing*, forme instituée en genre littéraire aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle. Ce qui différencie cette écriture des textes qui l'ont précédée, c'est que l'auteur s'implique dans sa relation personnelle à cette nature et souligne la notion de conscience environnementale et d'engagement. Les Romantiques sont des précurseurs de l'écologie, des visionnaires. Un vers de Keats, « *And no birds sing* » (« *La Belle Dame sans merci* »), sert de titre à un chapitre de l'ouvrage fondateur de Rachel Carson, *Printemps silencieux*. On le cite quand on parle des interventions humaines (pesticides et autres) réduisant la nature au silence. « *La balade du vieux marin* » de Coleridge, où le meurtre de l'albatros entraîne une succession de catastrophes, révèle le système de connections sur lequel les Romantiques (comme les peuples premiers) insistent : une créature tuée et l'équilibre du monde est rompu. Effet papillon. Mais si la nature est centrale dans nombre d'œuvres littéraires sur tous les continents, la *nature writing* comme genre littéraire naît au XIX^e siècle aux États-Unis avec Thoreau, Emerson et les transcendentalistes, puis John Muir, et plus tard, Aldo Leopold, Edward Abbey, Loren Eiseley, naturaliste et poète, et bien d'autres. C'est à la fin du XX^e siècle que ce genre prend de l'ampleur. Peter Matthiessen, Barry Lopez, Annie Dillard, Rick Bass, Terry Tempest Williams, Kathleen Dean Moore et beaucoup d'autres écrivent leurs expériences dans la nature et créent une vraie philosophie² remettant en question la relation de l'homme au monde à travers leur propre vie. Dans le même temps, la *nature writing* est théorisée à travers l'écocritique. Avant sa naissance officielle dans les années 1990, dès 1965, les travaux de Glen Love ouvrent la voie. Scott Slovic, dans son hommage au grand chercheur en humanités environnementales, écrit que celui-ci « *croyait ardemment que la littérature et les études culturelles peuvent changer le cours de l'histoire* » : « *Avant qu'il n'y ait eu ASLE (Association for the Studies of Literature and Environment), il y a eu Glen Love* »³. Il publie dès 1970, avec sa femme Rhoda,

1 Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse à la séance du 9 février 2023.

2 Voir Kathleen Dean Moore, *Petit traité de philosophie naturelle*, traduit par Camile Fort-Cantoni, Paris, Gallmeister, 2020.

3 <https://www.asle.org/stay-informed/asle-news/in-memoriam-glen-love/>.

biologiste, *Ecological Crisis : Readings for Survival*. C'est d'une écriture-action que parle l'écocritique, discipline nouvelle plus que méthodologie critique, née sous l'impulsion d'une poignée de chercheurs américains. Scott Slovic est un des pionniers, fondateur en 1992, avec Cheryl Glotfelty, de l'organisation ASLE, principale organisation d'étude de la littérature environnementale dans le monde, qui a essaimé dans de nombreux autres pays.

Définition de l'écocritique

Étymologiquement, le mot est porteur d'espoir : *eco*, c'est le mot grec *oikos*, la maison, l'habitat. Critique vient du grec *kritikos*, « capable de discernement ». Si l'on s'en tient à l'étymologie, cette discipline parle de « *la capacité de discernement sur ce qui est relatif à l'habitat* », autrement dit, savoir discerner ce qui fait notre maison, au sens large, la Terre.

Scott Slovic définit ainsi l'écocritique : « [...] *soit l'étude de l'écriture de la nature par le biais de toute approche de recherche ou inversement, l'examen des implications écologiques et des relations humain-nature dans tout texte littéraire, même des textes qui semblent (à première vue) oublier le monde non humain* » (Slovic, 63). Ce n'est pas le type d'approche théorique qui compte mais « *l'examen des implications écologiques et des relations humain-nature dans les textes* ». C'est une nouvelle forme de théorisation qui ne reste pas dans l'analyse abstraite, mais ajoute aux analyses de textes ce qui est nommé par Slovic la « *recherche narrative* » ; l'analyse s'accompagne de récits personnels illustrant la philosophie de la littérature de la nature, en montrant le lien entre la situation et l'action de chacun et la situation de la planète. Dimension autobiographique et histoire racontée éclairent l'analyse. L'engagement y est fondamental. À travers sa lecture, il s'agit d'aider le lecteur à prendre conscience du fait qu'il peut changer son regard et que ce nouveau regard peut faire la différence. C'est une approche des textes en lien avec l'état du monde. Et l'engagement passe par le sens du lieu.

L'engagement dans le sens du lieu

« *Quelquefois, je l'ai constaté, la manière la plus efficace de s'engager pour le monde et les problèmes préoccupants qui le secouent, c'est de se retirer dans un lieu géographique qui permette d'avoir une perspective sur sa propre vision du monde et qui offre un espace tranquille pour la réflexion* » (Slovic, 37). Le lieu qui aide à se ressourcer, à se retirer du monde pour mieux le défendre, est au cœur de l'engagement.

En Occitanie ce type d'engagement apparaît avec le site de Montmaurin, défendu depuis des années contre les destructions de son patrimoine naturel et historique menacé par une carrière : engagement de citoyens et de communautés, comme Marcel Delpoux et, dans son sillage, notre Académie présidée alors par Georges Larouy (qui avait voté à l'unanimité une motion de défense du site, le 10 juin 2010). Ailleurs, la vallée du Yaak (Montana) est défendue par Rick Bass. Ingénieur pétrolier du sud, il a abandonné son métier et le sud pour monter vers l'Ouest et s'installer dans le Montana où il est devenu un écrivain emblématique de l'Ouest américain. Son action passe par l'écriture : « [...] *Ma vallée est en feu – ma vallée brûle. [...] Ces essais, ces plaidoyers pour agir afin de la sauver, c'est tout ce que je sais faire. [...] C'est un lieu à sauver, un lieu où exercer notre force et notre compassion [...]* » (Bass, xiii-xiv, ma traduction). Son attachement au lieu le pousse à agir. On retrouve cet attachement dans le conte de Jean Giono *L'homme*

qui plantait des arbres, conte devenu réalité avec le *Greenbelt Movement*⁴ de Wangari Maathai qui, avec les femmes du Kenya, a replanté des milliers d'arbres pour faire reculer le désert. Giono écrit *L'homme qui plantait des arbres* en 1953 pour amener les gens à planter des arbres. Écrit en français, le livre est d'abord publié en anglais aux États-Unis, par *Vogue*. Cent mille exemplaires sont tirés : Giono veut qu'il soit lu par un maximum de lecteurs. Ce n'est qu'en 1973 qu'il est publié en France dans la *Revue Forestière Française*. Giono offre son livre au monde, sans demander de droits d'auteurs, pour encourager les gens à prendre conscience du poids d'un geste : planter un arbre, semer une graine. Après avoir été rejeté une première fois aux États-Unis et beaucoup plus longtemps en France, il devient l'un des livres majeurs de la littérature environnementale, étudié dans les écoles et traduit en douze langues. En 1983, il est publié chez Gallimard. En 1987, un film canadien éponyme est réalisé par Frederic Back : il reçoit plus de quarante récompenses dans le monde⁵. Publié à nouveau en 2005 pour le 20^e anniversaire de sa publication par *Chelsea Green Publishing*, il est préfacé par Wangari Maathai, avec des postfaces de Norma Goodrich et Andy Lipkis, fondateur de l'organisation *TreePeople*. L'encadrement du conte par les fondateurs de deux organisations de défense des arbres souligne le rapport écriture/action. En montrant comment ce berger provençal, qui avait tout perdu, décide de sauver ce village abandonné, sans arbres, sans eau, battu par les vents, Giono ouvre la voie⁶. En plantant un gland après l'autre, il fait renaître la forêt, la source renaît, le climat change, le village revit. Le conte révèle la réalité naturelle, évoquée par Wangari Maathai dans *Unbowed, A Memoir*, où elle rappelle ce que lui avaient appris sa grand-mère et sa mère : le système de connexions dont l'arbre est le centre. Elle parle d'un partage de la terre qui relie tout, monde humain et non humain réunis : « *La canopée de l'arbre [...] produisait de nombreux fruits qu'aimaient les oiseaux. Quand les fruits étaient mûrs, on trouvait des centaines d'oiseaux qui les mangeaient. Le sous-bois du figuier était aussi très fertile parce que les gens ne coupaient rien près de ces arbres mais faisaient prospérer le sous-bois* » (Maathai, 44, ma traduction). Le figuier africain, le *migumo*, devient le symbole du partage de la terre entre l'arbre, les villageois, les oiseaux qui se nourrissent de ses fruits, l'eau qu'il retient et la terre puisque ses racines empêchent les glissements de terrain : « *J'ai appris plus tard qu'il y avait une connexion entre le système racinaire du figuier et les réservoirs d'eau souterrains. Les racines se sont enfouies profondément dans le sol, perçant les rochers sous la surface du sol et plongeant dans la nappe phréatique souterraine. L'eau a voyagé et est remontée le long des racines jusqu'à atteindre une dépression ou un lieu faible dans le sol, pour jaillir en une source. En effet, partout où ces arbres se dressaient, il est probable qu'il y ait eu des cours d'eau. La vénération que la communauté avait pour le figuier aidait à préserver le cours d'eau et les têtards qui me fascinaient tant. Les arbres retenaient aussi le sol,*

4 Fondé en 1977 par Wangari Maathai, <http://www.greenbeltmovement.org/who-we-are/our-history>.

5 On peut le voir sur Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=n5RmEWp-Lsk>.

6 Combien de paysans anonymes ont fait le même geste. Giono n'a fait que présenter au monde la vie simple de celui qui comprend la terre. Son personnage est fictif mais il est tous ceux qui font vivre et revivre la terre. Et quand, après cette communication, l'un de nos amis académiciens m'a dit que son grand-père faisait « un peu la même chose que le berger de Giono », j'ai vu dans cette conversation improvisée une grande source d'espoir. Et j'ai pensé à la connexion si forte créée par un livre faisant revivre chaque mémoire individuelle à travers le lien parfois perdu de vue à la terre.

réduisant l'érosion et les glissements de terrain. De cette manière, sans efforts conscients ou délibérés, ces pratiques culturelles ou spirituelles ont contribué à la conservation de la biodiversité » (Maathai, 46, ma traduction). C'est ce lien entre la défense de l'arbre et l'interdépendance de toutes choses que voyait Chico Mendes, leader syndicaliste brésilien assassiné en 1988, qui contribua à la préservation de la forêt amazonienne grâce à « *la création d'un syndicat national des récolteurs de caoutchouc* »⁷ : « *Au début, je pensais que je me battais pour quelques arbres. Ensuite, j'ai compris que je me battais pour la forêt brésilienne. Mais maintenant, je sais que je me bats pour l'humanité* »⁸. C'est aussi le sens de la terre où l'on habite, qui a conduit l'écrivain nigérian Ken Saro-Wiwa à défendre sa terre Ogoni. La puissance des mots de son dernier discours, écrit en prison quelques jours avant son exécution, résonne toujours : « *Nous sommes tous debout devant l'histoire. Je suis un homme de paix, d'idées. [...] Je n'ai aucun doute quant au succès ultime de la cause, peu important les procès et les tribulations que moi et tous ceux qui croient avec moi pouvons rencontrer pendant notre voyage. Ni l'emprisonnement ni la mort ne peuvent arrêter notre victoire ultime* »⁹. Luttant par son action et par ses écrits, Ken Saro-Wiwa a payé son engagement de sa vie : lui et ses huit compagnons de lutte ont été exécutés par le gouvernement sous de fausses accusations. La peur des dictateurs devant les écrivains engagés montre le poids de l'écrit. La vie de ces écrivains a été stoppée brutalement mais leurs écrits continuent d'être lus, leur voix continue d'être entendue.

Jean Giono, lui, par son conte, suggère une voie simple à suivre : la force d'un geste pour faire revivre la terre. Frank Prévot fait écho au texte de Giono dans un livre pour enfants : *Wangari Maathai : The Woman Who Planted Millions of Trees* (2017). Il y raconte l'histoire de Wangari Maathai et de son mouvement. L'importance de celui-ci était telle qu'elle aussi a effrayé le gouvernement et, avec d'autres défenseurs des arbres, elle a été emprisonnée, avant de recevoir plus tard le Prix Nobel de la Paix en 2004 pour son action. La connexion entre l'écrivain français, le berger provençal imaginaire et la biologiste kenyane, qui s'est battue toute sa vie pour le développement durable, la paix et la justice à travers le geste simple de planter un arbre, révèle le poids d'un geste et le poids de l'écrit. Wangari Maathai a prolongé son action par ses textes, suivant la voie ouverte par Giono qui avait montré qu'une forêt pouvait revivre à partir d'un simple gland planté par un homme solitaire, à travers une reconstruction mathématique du paysage, possible grâce à la réunion d'un fruit ou d'une graine, d'un morceau de terre et d'une main humaine (parfois aussi la renaissance d'une forêt vient d'un oiseau ; Aldo Leopold relate l'histoire de pigeons tués à des centaines de kilomètres du lieu où ils avaient mangé des graines, et qui vont, en tombant, faire naître une forêt. Comment cela se saurait-il si un écrivain, Aldo Leopold, ne l'avait pas raconté ?). Reconstruction mathématique car dans le livre de Giono, il y a une mathématique poétique de la plantation. Le texte est rempli de chiffres. Poésie de l'un et du multiple que l'on trouve aussi chez le poète nigérian Niyi Osundare :

7 <http://www.nn-chicomendes.org/association/qui-sommes-nous-%3F/nord-nature-chico-mendès>

8 Chico Mendès, <http://raoni.com/actualites-769.php>, consulté le 10/2/23.

9 « Ken Saro-Wiwa's final address to the military-appointed tribunal », *Earth Island Journal*, Vol. 11, n°1, p.25 (hiver 1995), Wikisource, https://en.wikisource.org/wiki/Trial_Speech_of_Ken_Saro-Wiwa, consulté le 9/2/23. On peut écouter sur Youtube le discours de Ken Saro-Wiwa lu par Esther Stanford-Xoseide.

Many stars
One sky
A pageant of colors
One rainbow
Many trees
One forest
A medley of songs
One choir
 [...]

A throng of people
One world (Osundare, 58)

Le geste du berger rappelle cette mathématique de l'univers : un Tout est fait de multiples parties, chaque partie est importante comme chaque membre est important dans un corps. Nous habitons tous le même lieu, la terre, comme nous l'a rappelé la récente pandémie. Le berger de Giono montre qu'une personne peut agir pour la communauté, la recréer et passer le relais à tous les autres.

Apprendre à l'autre à regarder, à écouter, à ralentir, pour se rendre compte qu'il fait partie de cette forêt ou de ce jardin. Essayer de faire prendre conscience. Tenter d'apprendre à voir, à regarder le monde. Idéologie ? Est-ce une idéologie que de vouloir partager l'émerveillement devant la beauté du monde et la conscience de sa fragilité, de notre fragilité ? Un ensemble d'idées fondées sur l'observation, sans doute, un système prédéfini d'idées à caractère dogmatique, certainement pas. Les instituteurs qui font découvrir la nature aux enfants sont-ils des idéologues ? Tenter de donner envie de regarder le monde autour de soi est le militantisme le plus simple qui soit. Se battre pour que les autres regardent. Pour que chacun ait conscience qu'il fait partie de cet univers où il peut voir dans la même seconde un hérisson qui court en cherchant sa nourriture, des chauves-souris qui volent à la poursuite d'insectes, un chat qui observe, et des étoiles dont la lumière nous parle d'un autre temps. Si nous poursuivons notre mode de vie dévastateur, y aura-t-il encore des hérissons et des chauves-souris pour nous raconter la vie sous les étoiles d'un ciel d'hiver ? Et y aura-t-il encore des êtres humains pour savoir regarder les espèces que leurs prédécesseurs leur auront laissées ?

C'est cela la littérature environnementale et l'écocritique : une manière de lire le monde et de rappeler le sens des connexions, de rappeler que l'humain et le non-humain ne sont pas réunis par un lien hiérarchique mais d'abord et avant tout par un lien *vital*. L'homme et la femme ne sont pas plus importants que la fourmi ou l'éléphant. Ils font partie d'un écosystème où chacun a sa place et où la rupture de l'équilibre menace l'ensemble de la structure. Ils ne sont pas plus importants, mais leur impact est beaucoup plus important. Mais nous pouvons encore changer notre regard, en utilisant notre sensibilité au monde : c'est ce que l'écocritique et la littérature environnementale nous disent.

La sensibilité au monde humain et non-humain

Elle est au cœur de la pensée écocritique. Raison et sensibilité au monde ne devraient pas être dissociées. Des scientifiques le prouvent chaque jour. Mais dans nos sociétés industrialisées, contrairement aux sociétés des peuples autochtones d'Afrique, d'Amérique, d'Australie et d'ailleurs et à nos sociétés paysannes traditionnelles, nous

pensons souvent par oppositions et non par connexions. Pourtant, on peut se rappeler ce que disait Einstein : « *avant les équations, il y a l'imagination* ». La sensibilité au monde n'est pas née avec les écocritiques, ni avec Thoreau, même si c'est lui, Emerson, John Muir qui ont amené à une vision de la nature qui alimente la pensée écologique et écocritique aujourd'hui. Les premiers écologistes (même si le mot écologie n'apparaît qu'en 1866 avec le zoologiste allemand Ernst Haeckel), sont peut-être les Romantiques. En France, Victor Hugo est en première ligne pour la défense de tout le vivant, humains persécutés et animaux. Il est l'un des premiers à lutter contre la vivisection. Les poètes anglais, eux, inventent une vraie révolution de la pensée. La nature a toujours été au cœur de l'écriture dans toutes les cultures et depuis des temps lointains. Mais les Romantiques associent la nature dans leur écriture avec le combat politique, la volonté de changer les choses.

Chaque lecteur a sa propre vision de la nature, et sa propre interprétation de la nature décrite par un écrivain. Dans un entretien entre Hannes De Vriese et Patrick Chamoiseau sur l'écriture de la nature, à la question posée par De Vriese sur la tradition de l'écriture de la nature américaine, où il considère que « *les travaux de Thoreau, Emerson ou Muir ont donné lieu, aux États-Unis, à une réelle infusion de la pensée écologique dans la littérature* » et où il demande quels auteurs il considère « *comme des exemples pour l'écriture de la nature, du paysage ou — pourquoi pas ? — pour la mise en fiction d'une pensée écologique* », Chamoiseau répond : « *Pour moi ce sont paradoxalement des textes comme Alice au pays des merveilles de Lewis Carroll, Raboliot de Maurice Genevoix, Le Seigneur des anneaux de Tolkien, Jonathan Livingstone le goéland de Richard Bach, Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson de Selma Lagerlöf, les contes créoles de mon enfance, Regain ou Le Grand troupeau de Jean Giono, la poésie d'Aimé Césaire ou La Lézarde d'Édouard Glissant, ou même un roman de science-fiction comme Dune de Frank Herbert... qui sont les plus déterminants ; ces livres-là ont surgi à ma conscience dans des moments d'imprégnation particuliers. [...] Tous ces ouvrages, et bien d'autres encore, m'ont frappé l'esprit de l'idée que le réel est complexe, inter-rétroactif, que la vie est dans tout, et qu'il y a partout et en tout de l'invisible et de l'impensable. La sensibilité écologique ouvre à cette complexité-là* »¹⁰. La perception d'un texte et de la nature dans un texte est propre à chaque lecteur. C'est la rencontre entre un regard et une voix. Avant de connaître l'écriture de la nature américaine, j'avais découvert la nature littéraire dans des poèmes français, puis des récits de voyages britanniques, puis à travers les paysages américains décrits par l'écrivain kiowa N. Scott Momaday dans un petit livre offert par ma mère, *Le Chemin de la montagne de pluie*, et bien avant cela, un livre pour enfants offert par mon père, son livre d'enfance, *Les Aventures d'un jeune naturaliste*, de Lucien Biart. La nature s'écrivait en moi à travers ce roman qui, s'il ne faisait pas partie de ce qu'on appelle l'écriture de la nature, fait partie de ce qui a éveillé ma conscience au rapport de l'humain à la nature, à travers les personnages fictifs d'un père et de son fils. L'écriture de la nature, telle qu'elle est née à la fin du XIX^e siècle aux États-Unis, est le plus souvent de la non-fiction. Aux relations d'immersion dans la nature et d'observation des paysages américains, s'ajoutent les textes dénonciateurs des dégâts faits par l'humain sur le monde naturel, comme le livre fondamental de Rachel

10 « L'écriture de la nature ou le texte vivant. Hannes De Vriese s'entretient avec Patrick Chamoiseau », *Revue Critique de Fiction Française Contemporaine*, <http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx11.14/998>, consulté le 10/2/23.

Carson, *Printemps silencieux*, dont la publication en 1962 va faire prendre conscience des dangers des pesticides et modifier les regards. Ce livre constitue un tournant dans le combat écologique et montre le poids de l'écrit. La poésie elle aussi entre dans ce processus et les poètes soit peignent le monde du vivant, soit dénoncent ce qui lui porte atteinte. Ils montrent à la fois un sens de l'observation et une empathie avec l'humain et le non-humain, qui apparaît dans un roman canadien de Rudy Wiebe, *A Discovery of Strangers* : le personnage féminin, Greenstockings, du peuple des Tetsot'ine, raconte dans sa langue l'histoire d'un loup à celui qu'elle aime, Robert Hood¹¹ tandis que Hood, qui ne comprend pas les mots, voit un loup dans ses yeux, un loup qu'elle lui révèle comme membre de la même famille : « *nous sommes tous des animaux* » (Wiebe, 173). Ouvrant la voie à cette littérature canadienne et américaine dans laquelle les animaux ont un rôle essentiel, les Romantiques donnent au monde non humain une place prépondérante. Deleuze dit : « *La révolution anglaise a échoué. Tout ce qu'on peut faire, c'est ériger la vision en arme de combat. Dénoncer l'insupportable. C'est du Blake, William Blake à l'état pur. Dénoncer l'intolérable, dénoncer ce qu'il appelle "l'empire de la misère". Faire une œuvre de voyant. Voir. Les gens ne savent plus voir. C'est le grand thème du romantisme anglais* »¹². La vision comme combat. Pour prendre conscience du monde et de notre relation au monde, il faut d'abord le voir. C'est ce rapport entre les sens et le sens de notre place dans le monde que suggèrent les écocritiques. Regarder le monde naturel pour mieux le comprendre et pour mieux comprendre notre place et notre rôle dans le monde. En puisant dans la nature l'inspiration d'une révolution poétique, philosophique et politique, les Romantiques anglais ouvrent la voie à un militantisme poétique qui se poursuit avec l'écocritique. Paradoxalement, le mouvement romantique, dans sa brièveté, en Angleterre surtout (on le situe généralement entre 1798 (*Lyrical Ballads*) et 1821, mort de Keats), a généré une vision du monde qui a toujours un impact. L'aspiration des Romantiques à un monde libre, à la justice sociale, leur communion avec la nature, se retrouvent dans les luttes politiques et sociales pour la liberté et dans la conscience écologique. Révolution sociale et politique quand Blake évoque la terrible condition du petit ramoneur ou quand Shelley évoque par des figures mythiques la libération de toutes les tyrannies dans *Prométhée délivré*, ou encore mise en garde contre les dérives de la science avec *Frankenstein* de Mary Shelley. Leurs œuvres traduisent la révolte contre les injustices, les atteintes à l'intégrité et à la liberté humaine. C'est une révolution philosophique dans la mesure où c'est à la nature qu'est confié le rôle de parler de la condition humaine et de ses révoltes.

L'écocritique prolonge l'esprit romantique dans une démarche littéraire et militante. Romantiques et écocritiques parlent des menaces qui pèsent sur la nature, de la nécessité de la comprendre pour la préserver. Mais comme le souligne Marcel Delpoux, la nature admirée des Romantiques et des auteurs qui les ont précédés et celle décrite par les écocritiques n'est pas la même nature : « [...] *ce n'est pas la même nature qu'ils observent. C'est celle qui est désormais de plus en plus profondément marquée et altérée*

11 « Robert Hood [...] est le premier à démontrer que l'Aurore Boréale est un phénomène électrique et il fait d'importantes observations en climatologie, en anthropologie et en histoire naturelle ». <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/hood-robert>, consulté le 8/2/23.

12 Gilles Deleuze, « Vérité et temps », cours 52 du 17/01/1984, transcription Jean-Baptiste Grogard, Université Paris 8, <https://gallica.bnf.fr/html/und/enregistrements-sonores/gilles-deleuze-cours-donnees-luniversite-paris-8-vincennes-saint-denis-1984?mode=desktop>).

par un siècle et demi de nouvelles pratiques physicochimiques et biologiques de plus en plus prégnantes » (Delpoux, in Slovic 280-281). C'est une nature en grande partie dévastée et blessée que montrent les écrivains environnementaux modernes, les artistes et les écocritiques ; les Romantiques voyaient déjà dans la mort de l'albatros ou du loup (Vigny), la rupture du lien unissant les êtres vivants à la terre, rupture conduisant à un déséquilibre fatal. Scott Russell Sanders écrit : « [...] *Tout ce que nous expirons filtre toujours dans les pores des arbres, notre nourriture pousse toujours dans la terre, nos corps se décomposent. [...] La doctrine de l'écologie est devenue une banalité intellectuelle. Mais ce n'est pas encore devenu une banalité émotionnelle* » (Sanders, 126, in Slovic, 159). Pour « *sentir notre présence au monde* » (Slovic, 160), nous devons utiliser notre vision émotionnelle au même titre que notre vision intellectuelle. Le développement de l'empathie en chaque être humain est au cœur de la pensée écocritique. Pour avoir pleinement conscience de la souffrance de l'autre, réagir à la mort de l'autre, être humain ou espèce, la raison ne suffit pas, l'empathie est indispensable. Paul Slovic, psychologue et père de Scott Slovic, travaille depuis des années sur l'engourdissement psychique, le fait que, avec le nombre, notre empathie disparaît : « [...] *les chiffres ne parviennent pas à déclencher l'émotion ou le sentiment nécessaires pour motiver l'action* »¹³. Nous sommes sensibles à la souffrance et à la mort d'un individu mais lorsque des centaines de réfugiés se noient, nous n'avons souvent aucune réaction. À propos de la récente fusillade à Monterey Park (Californie) le 21 janvier 2023, Thomas Curwen cite Paul et Scott Slovic. Scott Slovic « *plaide pour une compréhension plus large de la compassion* »¹⁴. Cette pensée qui fait de l'empathie un élément fondamental de la réflexion, est au cœur de l'écocritique. Scott Slovic parle d'« *empathie narrative* », « *l'idée que des humains sont particulièrement capables de ressentir de l'empathie, lorsqu'ils sont émus par le langage de l'histoire racontée* »¹⁵.

Le poids du mot

L'une des valeurs les plus importantes de l'écocritique, c'est le « *militantisme intellectuel* » (Slovic, 153). L'écocritique part d'une conscience de l'impact de l'humain sur le monde et de l'oubli du monde non humain ou des dégâts faits sur le monde non humain par les comportements humains. Elle pratique cet équilibre actif entre l'art (la littérature notamment) et l'action. « *Le poids de la plume* », c'est la devise de l'organisation *Survival*, qui lutte, par la force du mot écrit, pour la protection des populations menacées dans le monde. Les campagnes de lettres envoyées aux gouvernements et aux compagnies qui

13 Paul Slovic et Daniel Västfjäll, « The More Who Die, the Less We Care : Psychic Numbing and Genocide », septembre 2015, *Imagining Human Rights* (p. 55-68) De Gruyter Editors : Susanne Kaul, David Kim. https://www.researchgate.net/publication/283318445_The_More_Who_Die_the_Less_We_Care_Psychic_Numbing_and_Genocide (ma traduction).

14 Thomas Curwen, « Our psychological armor helps us cope with mass shootings, but numbs us to the destruction », *Los Angeles Times*, 29 janvier 2023, <https://www.latimes.com/california/story/2023-01-29/our-psychological-armor-helps-us-cope-with-mass-shootings-but-numbs-us-to-the-destruction> (ma traduction).

15 Scott Slovic, « The Other Side of the Coin: Putting a Face on Genocide Through Singularity », discussion sur le génocide en Ethiopie : « Tigray - The Invisible Genocide », Kunstraum Walcheturm, Zürich, 11 février 2023, <https://www.youtube.com/watch?v=VpcbMdcq3VI>, consulté le 12/2/23.

menacent des populations, sont une force. Grâce à la campagne de lettres envoyées par des citoyen(ne)s du monde entier, la compagnie pétrolière MOBIL, qui allait s'installer dans la forêt amazonienne, projetant d'abattre un pan de forêt et d'expulser un village amérindien, a renoncé à son projet, suite à l'impact de la campagne de lettres reçues par le gouvernement péruvien et par le PDG de la compagnie. À la même époque (dans les années 90), la compagnie automobile coréenne Hyundai a renoncé à s'installer dans la forêt sibérienne, où vivaient les Udèg, suite aux centaines de lettres reçues par la compagnie et le gouvernement russe¹⁶.

Dans *Voyager pour penser*, Scott Slovic, consacre un chapitre à sa propre action par la plume. Il insère ses lettres envoyées au PDG de Coca Cola en Inde pour lui demander des explications sur la privatisation de l'eau en Inde et le fait que, en raison de l'utilisation de l'eau par la multinationale, elle prive des milliers d'Indiens d'eau potable pour leur consommation et pour l'agriculture. Il montre au PDG que sa voix de chercheur militant, qui s'exprime dans ses livres, ses articles, dans des colloques, et touche ainsi chaque année des milliers de personnes qui chacune en touchera des centaines d'autres, peut faire la différence. Cette écriture-là, chacun peut la pratiquer.

John Felstiner démontre le poids de la littérature. La préface de son livre dans *Can Poetry Save the Earth ?* a pour titre un vers de John Keats écrit en 1816 : « *The Poetry of earth is never dead* » (« *la poésie de la terre ne meurt jamais* », xiii, ma traduction) ; son introduction s'ouvre sur une prière d'un chaman yokut¹⁷ dans la langue des Yokut. Il écrit : « *Si les poèmes touchent notre pleine humanité, peuvent-ils accélérer la prise de conscience et renforcer le respect pour cette terre ravagée et résiliente sur laquelle nous vivons ? [...]* »

La réponse commence avec les individus, c'est par des personnes individuelles que les poèmes sont dits et c'est à des personnes individuelles que les poèmes s'adressent. Un par un, la volonté d'agir peut monter en chacun de nous. Parce que nous sommes ce que la beauté et la force des poèmes cherchent à atteindre, nous avons une chance de reconnaître et d'alléger notre empreinte dans un monde où tout ce qui fait partie de la nature a une importance vitale » (Felstiner, xiii).

Si les études écocritiques ont pris tant d'ampleur ces deux dernières décennies (dans les pays anglo-saxons et en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Chine, en Inde, au Brésil, au Japon, en Finlande, un peu moins en France¹⁸), c'est sans doute que, devant la détérioration de la planète, du monde naturel et des populations humaines qui en dépendent (nous tous), de plus en plus de gens écoutent plus attentivement la voix de la nature et les voix poétiques nous montrant le chemin vers la conscience de notre connexion au monde naturel. La prière du chaman yokut dit :

« *Mes mots sont liés et ne font qu'un
Avec les grandes montagnes* »

16 Dans les années 80, un ministre brésilien répond à Jean Besson, en mission au Brésil pour le Service de la Protection des Végétaux de Toulouse, qui demande pourquoi rien n'a changé maintenant qu'il est au pouvoir (lorsqu'il l'avait rencontré quelques années plus tôt, il était favorable à une réforme agraire), qu'il ne peut rien faire s'il n'y a pas une pression, par des lettres par exemple.

17 Les Yokuts sont une ethnie amérindienne vivant au centre de la Californie.

18 Il y a cependant des laboratoires et groupes de recherche très actifs comme *Oikos* et l'Université de Perpignan Via Domitia, <https://ecopoetique.hypotheses.org/a-propos>.

Avec les grands rochers
Avec les grands arbres
Ils ne font qu'un avec mon corps » (Felstiner, 1).

La nature fait partie de l'identité de ces peuples. Il y a toujours l'idée d'unité entre le corps de l'homme et chaque élément de la nature. Mais la poésie peut aussi, non seulement affirmer l'union avec la nature, mais dénoncer les attaques dont elle est victime, comme le fait le poète anglais Mario Petrucci, dans *Heavy Water : a Poem for Chernobyl*. Petrucci montre un monde disloqué. On est loin de la poésie romantique. Cette poésie-là montre le réel ; le titre, « *Heavy Water* », l'eau lourde, est à la fois poème et élément chimique. *Heavy Water* est l'une des formes les plus violentes et les plus puissantes de poésie écologique ; le poème est une liste d'éléments chimiques, chiffres, noms de métaux, données temporelles et lettres grecques indiquant la radiation. Cette poésie, qui dénonce les dégâts terribles faits par l'industrie nucléaire sur le site de Tchernobyl le 26 avril 1986, utilise les éléments de l'énergie nucléaire pour construire les poèmes ; le lieu, l'usine, le réacteur, chaque élément qui le compose, constituent le noyau du grand poème de ce recueil, « *Ukritye* », nom du quatrième réacteur de Tchernobyl, situé à Pripyat en Ukraine. Ce poème révèle une vision apocalyptique où tout se liquéfie, y compris les êtres humains qui se mêlent au liquide du réacteur. Le poète utilise la nature et des expressions calquées sur celle d'Aldo Leopold, « *Think Like a Mountain* », pour la pervertir. Leopold l'utilise dans *A Sand County Almanac* lorsqu'il montre que la disparition d'une espèce (le loup) influence tout l'écosystème. Il explique que l'éradication des loups provoque la prolifération des cervidés, qui sur-consomment l'écorce des arbres, et entraînent leur mort, ce qui conduit à la mort des cervidés. L'éradication du loup a détruit l'équilibre de l'écosystème et provoqué la mort de toutes les espèces animales et végétales. Leopold dit que l'éleveur qui a tué tous les loups, « *n'a pas appris à penser comme une montagne* » (Leopold, 139-140)¹⁹. Leopold veut dire que l'éleveur n'a pas compris que chaque espèce a son rôle. Mario Petrucci renverse l'idée et utilise une expression comparable pour montrer comment le pouvoir politique réduit la population au silence : « *Soyez aussi silencieux qu'un poisson* », « *Pensez comme une pierre* » (ma traduction), écho détourné des mots d'Aldo Leopold. Les poèmes liés à la nature ne sont pas tous des poèmes romantiques de contemplation. Les textes montrant la beauté de la nature sont indispensables, comme le sont les poèmes durs dévoilant la réalité de notre monde. Émerveillement et avertissement, contemplation et action, sont tous indispensables et complémentaires.

Dans ce cas-là, et c'est ce que suggère l'écocritique, écrire, c'est agir. Scott Slovic insiste sur le poids du récit pour faire avancer les choses. Dans le terrible chapitre 5 de *Voyager pour penser*, « *Préparez-vous au pire* » mots qui lui ont été dits par un médecin de l'hôpital quand ils tentaient de sauver son bébé, mort peu après, il montre, en mettant en parallèle sa tragédie personnelle et la planète, qu'il faut que chacun se prépare au pire. Il souligne qu'il n'est pas là pour rassurer mais pour inquiéter. Et s'il est une chose

19 Comme l'a fait remarquer Georges Van Haverbeke, la réintroduction du loup dans le parc de Yellowstone a permis la restauration de tout l'écosystème : les rives ont reverdi, les rivières se sont repeuplées, les castors sont revenus et la santé des charognards s'est améliorée. « Yellowstone, l'exemple américain (réussi) de réensauvagement », *Geo*, <https://www.geo.fr/environnement/yellowstone-lexemple-americain-reussi-de-reensauvagement-206023>.

certaine, c'est que la littérature de la nature, l'écocritique, l'écopoétique ne sont pas des formes littéraires qui rassurent mais qui secouent, et souvent violemment, comme le poème de Petrucci et comme le livre de Scott Slovic. Personne ne peut sortir indemne de la lecture du chapitre 5 de *Voyager pour penser*. Il aurait présenté simplement ce qu'il dit sur l'état de la planète, les lecteurs auraient pu avoir une lecture distante, sans se sentir concernés. La présence du petit Pablo change tout. Cet enfant qui n'a vécu qu'un mois, a plus de force que tous les discours abstraits ou descriptifs. C'est le récit de l'histoire personnelle qui change la perception des choses et conduit vers une prise de conscience immédiate.

L'écocritique part du texte, l'analyse, s'appuie sur la théorie, sur d'autres textes, mais toujours, il s'y ajoute une dimension personnelle. Ce sont Thoreau et John Muir qui ont initié cet engagement par le récit personnel : la vie à Walden pour Thoreau, l'observation de la plus petite parcelle de nature chez John Muir. C'est le récit personnel qui va permettre au lecteur de mieux comprendre sa place dans le monde. « *Préparez-vous au pire* ». La pandémie a eu quelque chose de très romantique en elle, romantique au sens de révolution du regard. Et romantique aussi dans l'histoire. Ce pangolin des débuts (même si ensuite, il y a eu d'autres hypothèses sur les débuts de la pandémie), ce pangolin qui, en étant tué, a répandu sur le monde un virus, a bouleversé le monde, a arrêté le monde, ressemble à l'albatros de Coleridge qui, en étant tué par le marin, provoque une chaîne d'événements, l'arrêt du vent, le blocage du navire, la soif, l'approche de la mort, et où le marin va clairement faire le lien entre son geste et la situation du navire et des marins : un seul être est tué, et tout l'équilibre du monde est rompu. Si le poème de Coleridge a sans doute une dimension symbolique, sa dimension écologique est réelle. La pandémie aussi, au début en tout cas, quand tout le monde était confiné et que la nature reprenait ses droits, a commencé à apprendre aux humains à changer leur regard, à laisser la nature arriver jusqu'à eux, à voir ce qui leur était invisible auparavant (observation des plantes poussant dans le goudron et sur les trottoirs des rues de Toulouse, recensées par Louis Albertini par exemple²⁰). Démarche écocritique s'il en est : les chercheurs écocritiques ont beaucoup travaillé sur l'après covid²¹ pour évoquer les leçons qui pouvaient être tirées de cette pandémie. L'ont-elles été ? Pourtant, comme dans le chapitre 5 du livre de Scott Slovic, la nature, le virus nous disaient la même chose : « *préparez-vous au pire* ». Se préparer au pire ne signifie pas s'enfermer dans un bunker et attendre que le pire arrive. Cela ne signifie pas non plus agir sans réflexion et sans esprit critique. L'écocritique est une discipline du combat qui, si elle démoralise un peu en rappelant tous les dégâts faits par l'homme sur tout ce qui n'est pas lui et donc sur lui, montre aussi la beauté de ce monde, la richesse des textes de ceux qui le défendent et elle garde un espoir.

« L'espérance que porte en germe l'écocritique »

Avertir en montrant une réalité terrible comme le fait Petrucci et ne laisser aucun espoir, secoue de façon saine, mais peut aussi décourager. Alors, les écocritiques veulent

20 Voir son récent livre : *Les graminées dans tous leurs états. Leur apogée dans la végétation spontanée, les cultures et la cuisine*, Paris, L'Harmattan, 2022.

21 Voir le colloque en ligne « *Imagining the Post-Coronavirus World* », Auro University, Inde, 2020 <https://www.youtube.com/watch?v=RPYVol-Gxcs>, <https://www.youtube.com/watch?v=4ollx-meClc>.

inquiéter certes, mais toujours, ils veulent rappeler que leur combat (parce qu'il s'agit bien d'un combat), leur mission (parce que tous se sentent investis d'une mission) sont porteurs d'espoir. Barry Lopez, qui a écrit jusqu'au bout de la vie pour défendre le monde et chanter sa beauté et ses blessures, « *était [...] profondément convaincu du pouvoir de l'espoir et des sources de renouveau dans le monde vivant* »²². Dans l'édition française de son livre, Scott Slovic a ajouté un chapitre : « *L'espérance que porte en germe l'écocritique* ». Kathleen Dean Moore a intitulé son récent livre : *Take Heart : Encouragement for Earth's Weary Lovers*. L'espoir est indispensable pour que la volonté d'action ne soit pas paralysée. Slovic écrit : « *Le potentiel qu'a l'écocritique de proposer une critique sociale incisive est un signe d'espérance* » (Slovic, 235).

Avons-nous conscience de l'ancrage de nos pieds dans la terre, de l'air que nous respirons et renvoyons dans la nature, de la pluie qui nous mouille et que nos pieds transportent avec la terre de nos chaussures et les graines qui l'accompagnent ? Essaierons-nous de comprendre ce que signifie « *la syntaxe de la rivière* » ou « *écouter l'oiseau* » (Fukuoka Masanobu répondant à Scott Slovic lui demandant s'il pensait que les universitaires pouvaient changer les choses) ? Essaierons-nous de comprendre ce que signifie « *Penser comme une montagne* » (Aldo Leopold) et « *habiter les arbres* » (Michel Serres) ?

Bibliographie

Albertini, Louis, *Les graminées dans tous leurs états. Leur apogée dans la végétation spontanée, les cultures et la cuisine*, Paris, L'Harmattan, 2022.

Besson, Françoise, *Ecology and Literatures in English. Writing to Save the Planet*, Newcastle Upon Tyne, CSP, 2019, 2020.

Biart, Lucien, *Aventures d'un jeune naturaliste*, Paris, 1869.

Coleridge, Samuel Taylor, « The Rime of the Ancient Mariner », *Lyrical Ballads* (avec William Wordsworth), 1798.

Deleuze, Gilles, « Vérité et temps », cours 52 du 17/01/1984, transcription Jean-Baptiste Grogard, Université Paris 8, <https://gallica.bnf.fr/html/und/enregistrements-sonores/gilles-deleuze-cours-donnees-luniversite-paris-8-vincennes-saint-denis-1984?mode=desktop>

Delpoux, Marcel, « Voyages d'un littéraire écocritique dans les écosystèmes de la planète Terre », in Scott Slovic, *Voyager pour penser*, Toulouse, PUM, 2023, 277-311.

Felstiner, John, *Can Poetry Save the Earth ? A Field Guide to Nature Poems*, New Haven, Yale UP, 2010.

Giono, Jean, *L'homme qui plantait des arbres* [1953], Paris, Gallimard Jeunesse, 2002.

—, *The Man Who Planted Trees* [1985], White River Junction (Vermont), Chelsea Green Publishing Company, 2005.

22 Présentation du livre de Julia Martin, *The Syntax of the River : The Pattern Which Connects*, conversation entre l'auteur Julia Martin et l'écrivain Barry Lopez.

Leopold, Aldo, *A Sand County Almanac*, [1949], New York, Ballantine Books, 1970.

—, *Almanach d'un comté des sables*, illustrations de Charles W. Schwartz, préface de J.M.G. Le Clézio, traduction d'Anna Gibson.

Love, Glen A., *Practical Ecocriticism : Literature, Biology, and the Environment*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2003.

Maathai, Wangari, *Unbowed : A Memoir*, New York, Knopf, 2006.

—, *Celle qui plante les arbres*, traduction d'Isabelle D. Taudière, Paris, J'ai lu, 2011.

Martin, Julia, *The Syntax of the River : The Pattern Which Connects*, San Antonio, Trinity UP, 2023.

Momaday, N. Scott, *Le chemin de la montagne de pluie*, illustrations d'Al Momaday, traduction de Philippe Gaillard, Monaco, Éditions du Rocher, 1995.

Moore, Kathleen Dean, *Take Heart : Encouragement for Earth's Weary Lovers*, Corvallis, Oregon State UP, 2022.

—, *Petit traité de philosophie naturelle*, traduction de Camile Fort-Cantoni, Paris, Gallmeister, 2020.

Petrucci, Mario, *Heavy Water : A Poem For Chernobyl*, Enitharmon Press, 2004.

Serres, Michel, *Habiter*, Paris, Le Pommier, 2011.

Slovic, Scott, *Voyager pour penser. Engagement, retraite et responsabilité écocritique*, traduction de Françoise Besson, Toulouse, PUM, 2023.

Wiebe, Rudy, *A Discovery of Strangers*, Toronto, Vintage Canada, 1995.

